Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1942)
Heft: 122

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

J. Fehr, *Das Offenbarungsproblem in dialektischer und thomistischer Theologie.* Freiburg (Schweiz) und Leipzig, 1939.

Le problème de la révélation dans les théologies dialectique et thomiste, en d'autres termes, *la parole de Dieu d'après Karl Barth et d'après saint Thomas d'Aquin*, tel est le titre d'un ouvrage de M. J. Fehr, publié par les Editions de l'Université de Fribourg.

Je ne sais rien de l'auteur, sinon qu'il date sa préface d'Appenzell, juin 1939, et qu'il se donne lui-même pour un dogmaticien plutôt que pour un historien. Son ouvrage fait preuve d'un sincère effort d'objectivité, les thèses en présence sont présentées et discutées avec loyauté, sans âpreté polémique, et même dans un esprit de prière. Nous allons essayer de le résumer, en ajoutant ici et là quelques remarques.

Karl Barth et ses disciples ont si bien remis en honneur la Parole de Dieu, autrement dit la révélation en Jésus-Christ, qu'ils en ont fait le problème fondamental de la théologie. C'est le grand mérite qu'il faut d'emblée leur reconnaître, car la théologie protestante marchait vers des horizons de plus en plus incertains, où s'évanouissait toute vérité révélée. En Allemagne, au commencement du XIXe siècle, la théologie était inféodée à l'idéalisme philosophique. Pour Hegel, le protestantisme était la forme idéale de la religion ; Schleiermacher revendiquait pour le sentiment religieux une place d'honneur dans l'âme humaine et attribuait à la conscience religieuse du Christ la valeur d'une révélation. Marheinecke et Rosenkranz poussaient l'optimisme jusqu'à proclamer que la foi chrétienne est la science la plus parfaite. Mais cette harmonieuse synthèse ne tarda pas à être disloquée par la critique historique. Elle reçut un choc terrible, lorsque parut la *Vie de Jésus*, de Strauss. Peu après, l'idéalisme philosophique était battu en brèche par le sensualisme de Feuerbach et par le pessimisme athée de Schopenhauer. Ritschl et son disciple W. Hermann essayèrent de consolider l'édifice ébranlé en faisant appel au néo-kantisme ; malgré les ravages de la critique, ils maintenaient l'absolue autorité religieuse de Jésus-Christ. Mais cette certitude, dernier retranchement de la foi, chancelait de plus en plus : le christianisme, renversé

de son piédestal, sombrait dans le relativisme historique. Troeltsch cependant manœuvrait très habilement au milieu du désastre, mais il ne maintenait l'idée de révélation qu'en l'attribuant à d'autres religions aussi bien qu'au christianisme, tandis que la philosophie s'éloignait toujours plus de la foi chrétienne ou, chez Nietzsche, s'affirmait résolument contre elle.

Quelques isolés — était-ce vraiment des isolés ? — ont résisté cependant au courant mortel : Kierkegaard, Blumhardt, Zündel, Kutter, Dostoïewski, et parmi les théologiens de profession : Martin Kähler, Adolf Schlatter. La théologie dialectique, à son tour, s'efforce de résister à l'entraînement du siècle. C'est un épisode de la lutte désespérée qui se livre pour arracher la théologie évangélique à la voie fatale sur laquelle elle s'achemine depuis cent ans. Karl Barth considère résolument la foi chrétienne et l'Eglise chrétienne comme une réalité venue d'en haut, comme une révélation, une Parole de Dieu. Pour lui, comme pour la théologie catholique, la doctrine de la révélation est capitale. Mais la formule qu'il propose pourrait bien n'être qu'une solution précaire et provisoire de la crise du protestantisme.

On ne voit pas, dans la théologie de Barth, comment la vérité révélée peut atteindre l'homme. Il n'y a en l'homme aucune capacité pour recevoir cette vérité. En insistant sur la corruption radicale du cœur humain, Barth rompt tout contact entre l'homme et Dieu. Brunner, sur ce point, se sépare de son ami ; il est moins pessimiste ; tout en admettant le caractère perverti et idolâtre de ce qui monte au cœur de l'homme, même de ses idées et de ses sentiments religieux, il estime que l'homme a gardé en lui-même l'image de la divinité sous la *forme* d'une *capacité* (empreinte formelle donc, et non matérielle) qui fait de lui un sujet responsable devant Dieu, apte à recevoir la Parole de Dieu, apte aussi à y résister. De ce fait, Brunner, aux yeux de Barth, est suspect d'inclination thomiste.

Mais M. Fehr estime que ni l'un ni l'autre de ces théologiens n'interprète exactement saint Thomas, lequel est loin d'être semi-pélagien, comme on l'en accuse, la capacité qu'il prête à l'homme n'étant autre que la condition même de créature, que le péché ne saurait supprimer. Pour les catholiques — et Brunner est d'accord avec eux sur ce point — il y a deux révélations, l'une naturelle, dont saint Paul dit que « les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages » (Rom. 1, 20), l'autre surnaturelle, la révélation en Jésus-Christ, la seule qui sauve l'homme en lui rendant sa justice première que le péché lui avait fait perdre. Ces deux révélations ne sont pas opposées l'une à l'autre, mais elles se superposent, comme la grâce à la nature, la foi à la science, la théologie à la philosophie.

Pour Barth, il n'y a pas d'autre révélation que la surnaturelle, en Jésus-Christ : l'homme étant corrompu jusqu'à la moelle ne peut rien connaître de Dieu par lui-même. Depuis la chute, toute existence humaine est révolte contre Dieu ; toute pensée, même philosophique et religieuse, n'est que ténèbres et mensonge. L'homme est désespérément impuissant à saisir la

Parole de Dieu. Celui qui prononce la vérité, la vérité prononcée et celui qui la reçoit, ce ne peut être que Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Sujet, Acte et Objet tout à la fois. Seule la Trinité garantit la transcendance de la Parole de Dieu : Dieu donne le Verbe incarné, et le Saint-Esprit le reçoit. Ce cercle divin reste fermé, dans la théologie de Barth. Il n'est pas au pouvoir de l'homme naturel de comprendre Dieu ; autrement l'homme, par sa pensée, serait maître de Dieu et disposerait en quelque sorte de lui. Dieu seul dispose de lui-même, et l'homme reste enfermé dans un cercle infernal où il est incapable d'aucune connaissance de Dieu. Ce n'est que Dieu dans l'homme qui peut comprendre Dieu ; à l'homme aucune révélation ne peut être faite, si le Saint-Esprit ne vient la recevoir. Aussi toute parole que le chrétien essaie de prononcer sur Dieu, toute théologie, est-elle une connaissance paradoxale et dialectique, un langage par comparaison et par analogie.

Saint Thomas considère aussi l'analogie comme nécessaire à la théologie, mais, pour lui, ce n'est pas simplement la foi du croyant qui s'exprime par analogie *(analogia fidei)*, c'est Dieu lui-même qui se fait ainsi connaître à l'homme *(analogia entis)* : les analogies par lesquelles Dieu a parlé aux prophètes et aux apôtres, et par son Fils lui-même, sont l'expression substantielle et positive de son être, adaptée à notre état actuel de pécheurs, justifiés ou non, expression qui peut être comprise par nous, ou, si elle n'est pas comprise, doit être acceptée par nous, qu'il s'agisse de la sainte Ecriture ou d'un enseignement dogmatique de l'Eglise. Barth, lui, conteste toute valeur à ce genre de révélation : ces formules doctrinales, essentielles dans le catholicisme, sont pour lui des inventions de l'Antéchrist, et le protestantisme doit s'opposer au catholicisme, précisément parce qu'il doit repousser cette prétendue révélation par l'analogie de l'être. A l'idée catholique de mystère chrétien, il substitue le paradoxe, selon cette parole de Luther : « Si tu ne consultes que la raison, la parole de Dieu est impossible, mensongère, sotte, infirme, absurde, abominable, hérétique et diabolique ». *(Quid loquitur Deus ? Impossibilia, mendacia, stulta, infirma, absurda, abominanda, hæretica et diabolica, si rationem consulas.)* Brunner lui-même, aux yeux de Barth, est suspect de tendances catholiques, parce qu'il admet l'analogie de l'être, la valeur cognitive des mystères et des symboles religieux. Mais, pour le théologien catholique, Brunner a le tort de n'admettre cette valeur cognitive que pour l'homme régénéré. Quant à Barth, on lui reproche de rendre impossible tout contact entre la révélation et l'esprit estropié de l'homme, autrement dit, de nier la révélation elle-même.

Ne faut-il pas en effet que la révélation soit reçue par l'homme pour qu'elle soit une révélation ? Ne faut-il pas un point de contact *(Anknüpfungspunkt)*, qui suppose chez l'homme un organe spécial de perception, une capacité de recevoir ? Non ! répond Barth : il ne saurait y avoir chez l'homme aucune capacité, même surnaturelle, de recevoir la parole de Dieu. Tout ce que l'homme s'imagine connaître de Dieu, toutes ses croyances ne sont que ténèbres. L'homme ne peut être que le lieu où se produit la connaissance de

Dieu par Dieu lui-même. Devant cette expérience — car il faut bien ici parler d'expérience — Barth emploie un vocabulaire inouï : il parle de « conscience existentielle » ; il dit que la connaissance de la révélation ne peut se réaliser que si notre existence participe en sa totalité à cette connaissance que le Saint-Esprit a de Dieu ; alors on reçoit une certitude qui n'est pas une connaissance ordinaire, qui n'est ni une science humaine ni une simple croyance.

Ce langage confus et inédit contraste avec la langue claire de saint Thomas d'Aquin. La théologie catholique nous dit, en effet, que la certitude de la foi repose sur le témoignage des messagers de Dieu attesté par les miracles et, pour l'homme spirituel, par le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Dieu concrétise sa vérité et la met à la portée de l'homme, par voie d'analogie, dans l'Ecriture sainte, dans la Tradition et dans l'Eglise. Dieu lui-même est l'auteur de la Bible. Les hommes qui l'ont écrite n'ont été que ses instruments, et l'on ne saurait admettre aucune erreur d'aucune sorte dans cette œuvre de Dieu. La Bible est donc Parole de Dieu, mais elle n'est pas toute cette Parole ; il y a aussi une Parole non écrite, transmise par la vivante tradition des Apôtres ; et c'est l'Eglise qui reçoit, conserve, explique et proclame la Parole divine des Ecritures et de la Tradition. L'autorité suprême de l'Eglise se légitime par le fait qu'elle a existé avant l'Ecriture, dont elle a constitué le canon. L'Eglise est infaillible, parce que Jésus lui a promis le constant secours du Saint-Esprit (Jean XIV). Cette infaillibilité est d'ailleurs une nécessité logique ; si l'Eglise était faillible, elle n'aurait pas de véritable autorité et Jésus n'aurait pas tenu sa promesse de lui donner le Saint-Esprit. De plus, cette autorité infaillible est nécessaire à l'unité de la chrétienté. Ainsi, c'est en définitive l'Eglise qui prononce la Parole de Dieu ; Dieu ne parle que par l'Eglise ; l'Eglise est l'organe indispensable de sa révélation.

Karl Barth n'a aucune peine à contester la valeur de cette construction majestueuse et artificielle. On pourrait insister, plus qu'il ne semble le faire, sur la confusion qui est faite, dans le catholicisme, entre l'Eglise primitive, celle des apôtres, dont le témoignage a été consigné dans l'Ecriture sainte une fois pour toutes, et l'Eglise romaine telle que nous la connaissons aujourd'hui, qui s'est assimilé au cours des siècles tant d'éléments divers et suspects. La toute première tradition orale, authentiquement apostolique, ne saurait légitimer les traditions subséquentes. Elle n'a été qu'un acheminement à la rédaction du Nouveau Testament ; celui-ci achevé, il n'y a plus désormais d'autre témoignage authentique. Et l'Eglise devra en tout temps se soumettre à cet unique témoignage des apôtres. Invoquer encore une prétendue tradition orale apostolique, c'est ouvrir toute grande la porte à un dangereux subjectivisme, à toute sorte de déviations et d'infidélités.

M. Fehr répond que ce danger est écarté, si l'on croit au miracle de l'assistance continuelle que le Saint-Esprit accorde à l'Eglise. Mais n'est-ce pas précisément manquer de foi au Saint-Esprit que de lier ses manifestations à une Eglise historique parmi d'autres, Eglise sur laquelle une histoire objec-

tive nous ôte bien des illusions ? Dans le système catholique, Dieu ne parle que par l'Eglise ; l'Eglise enseignante tient lieu du Dieu parlant ; l'Eglise se substitue ainsi à Dieu, et c'est une prodigieuse usurpation. Ce que le pasteur Claude disait un jour à Bossuet : « L'Eglise romaine disputera comme il lui plaira de ses titres imaginaires, et de son autorité, avec la grecque et avec l'éthiopienne, c'est une proie dont nous ne sommes point affamés et pour laquelle nous ne combattons pas. Nous nous tiendrons humiliés au pied du trône de Dieu, sans prétendre l'usurper... ».

Si ce n'est pas l'Eglise qui est la parole de Dieu, est-ce donc l'Ecriture ? Non, répond Barth ; l'Ecriture est un livre comme les autres documents historiques, écrit par des hommes pécheurs, et l'on se rendrait coupable d'idolâtrie si l'on en divinisait la lettre pour en faire un recueil d'oracles. La parole de Dieu, c'est Dieu seul qui la prononce, et elle n'existe pour nous que lorsque nous rencontrons Dieu. La Bible ne saurait être que le lieu de cette rencontre, l'occasion de cet événement et de cette action. Les écrivains sacrés, prophètes et apôtres, ne sont que des hommes dont les œuvres sont entachées d'imperfections et d'erreurs (la doctrine catholique de l'inerrance, dont M. Journet est si fier, est une absurdité), mais Dieu se sert de ces œuvres humaines pour faire entendre sa parole. Et l'Eglise ne peut pas disposer à son gré de cette parole de Dieu, elle doit l'écouter et s'y soumettre, avec l'assistance du Saint-Esprit. L'Eglise ne peut pas revendiquer le mérite d'avoir constitué le canon des Ecritures : c'est Dieu qui l'a fait. Elle ne doit jamais prétendre que ses décrets dogmatiques, confession de foi ou credo sont la Parole de Dieu : les formules peuvent varier selon les temps et selon les contrées. Il n'appartient pas à l'Eglise d'établir des règles de la foi pour les imposer aux hommes. Si chacun doit respecter les enseignements de l'Eglise, personne ne leur doit obéissance. Ceux qui prétendent que tout est perdu si l'on n'accorde pas à l'Eglise une autorité infaillible, ou à la lettre de l'Ecriture, ceux-là manquent de foi au Saint-Esprit, ils méconnaissent le Dieu vivant qui sait parler lui-même, sans passer par les conditions que nous avons pu imaginer pour sa révélation.

Devant tant d'affirmations paradoxales, le théologien catholique est déconcerté. Enfermé dans la zone de la logique, habitué à réduire la vie de l'Esprit à une sorte de mécanisme, il ne comprend plus, il pense qu'on déraisonne. Il s'imagine qu'on tourne dans un cercle vicieux, il ne voit pas que la vie se moque souvent de nos concepts, que l'oiseau ne tourne pas dans un cercle vicieux quand il monte en spirale vers le ciel, et qu'en limitant l'autorité de l'Eglise et même celle des Ecritures, on peut exalter d'autant plus sûrement la réelle autorité de Dieu. Mais comment comprendrait-il qu'un théologien, au lieu de coordonner et d'équilibrer les croyances, se donne pour mission d'ébranler toujours à nouveau et de remanier sans cesse les enseignements de l'Eglise ? Comment concevoir qu'un professeur de théologie puisse regarder toute pensée théologique comme imparfaite ? Comment admettre une doctrine dans laquelle on ne peut jamais s'installer ? Après

beaucoup de spéculations, on croyait avoir trouvé un oreiller pour reposer sa tête fatiguée, et voici une nouvelle dialectique qui vous frappe comme à coups de poings pour vous tenir éveillé. Dieu serait-il donc vivant, et voudrait-il nous empêcher de dormir ?

M. Fehr exprime souvent son étonnement devant Karl Barth, mais il ne manifeste aucune mauvaise humeur. Il fait même preuve d'une grande patience en face de cet enfant terrible qui bouscule tout. Mais comme il est heureux de se rasseoir dans le bon vieux fauteuil de saint Thomas d'Aquin ! Au moment de s'y replonger en toute sécurité, il lui est doux de penser que, sur un point, Barth est tout de même raisonnable, et qu'on peut, par gain de paix, lui laisser dire un dernier mot : « La qualité du travail dogmatique ne dépend pas seulement d'une manipulation de concepts, mais principalement d'un pressant et constant appel au Saint-Esprit, qui est pour l'Eglise, la seule chose nécessaire, et qu'on ne peut obtenir par aucun procédé et par aucun effort, si ce n'est par la prière ».

Mais le théologien protestant ne peut s'empêcher de penser qu'en fin de compte le Saint-Esprit devra bien demander ses passeports au Pape.

Victor BARONI.

René Guisan par ses lettres, tome II. Lausanne, La Concorde, 1940, 466 p. in 8°.

Nous nous excusons de ne parler que si tardivement, dans la *Revue*, du second volume des *Lettres* de René Guisan, alors qu'elles en sont déjà à leur 3e édition. Non pas, certes, qu'il soit maintenant trop tard pour revenir à ces lettres et, par elles, à celui qu'elles font revivre devant nous d'une façon si réelle et si émouvante. Au contraire ! Aussi bien, quel précieux message que celui de cette vie ! Quel appel convaincu et convaincant ! Quel authentique témoignage chrétien dans cette acceptation toujours obéissante, et dans l'accomplissement toujours fidèle, lui aussi, de toutes les tâches confiées par Dieu ! Tâches à la fois nombreuses — elles semblaient dépasser les forces humaines — et fort diverses, ce qui n'a nullement empêché la vie de René Guisan d'être en tout instant merveilleusement *une*, comme on l'a dit (1), une, parce qu'elle fut constamment vécue dans une communion intime avec le Dieu de Jésus-Christ.

Nous voudrions ici — il faut bien se limiter — relever quelques-unes des lettres qui font allusion à la *Revue de théologie et de philosophie* ; on verra comment René Guisan, sans l'avoir aucunement cherché, a été conduit à en assumer, avec quelques amis, la direction. Ce sera là, de la part de la *Revue*, un dernier hommage rendu à celui qui fut, pendant plus de vingt ans, son admirable rédacteur.

A la suite de circonstances qui les amenèrent l'un et l'autre à renoncer au ministère pastoral et à demeurer en dehors de l'Eglise libre, René Guisan et

(1) Ed. Burnier, *Cahiers Protestants*, 1941, mars-avril, p. 94-107.

son intime ami, M. Arnold Reymond, avaient vu se constituer autour d'eux, dès avant leur démission de 1905, un groupe de jeunes hommes, théologiens ou philosophes, dont le ferme propos était, selon l'expression de René Guisan, de « défendre et de faire triompher la cause de la liberté et de la religion de l'esprit » (t. I, p. 243). Or, pour cette lutte, Guisan était convaincu que la plume, et non seulement la parole, devait être sagement utilisée. En mars 1903, à la suite d'un entretien avec le professeur Paul Chapuis, il écrit à Arnold Reymond : « Il m'a beaucoup parlé de la reconstitution d'un journal qui prendrait plus au sérieux que la *Liberté chrétienne* cette tâche apologétique, qui serait profondément chrétien, mais absolument libre au point de vue ecclésiastique, théologique et scientifique ». Et il ajoute : « J'ai cru comprendre qu'il comptait un peu sur nous et cela m'a rempli de joie et rendu courage ; avant de prendre une décision, il faudra beaucoup réfléchir et discuter ensemble » (t. I, p. 285).

Il faudra « beaucoup réfléchir et discuter ensemble » ! Et justement, lorsqu'il fut question, entre amis, à plus d'une reprise, d'un projet de Revue, René Guisan s'y opposa toujours plus nettement. Il ne voulait à aucun prix, en créant de toutes pièces une publication régulière, constituer avec ses amis un parti théologique. Qu'on en juge ! En 1908, Guisan écrivait à M. Arnold Reymond : « Je pense beaucoup à notre collaboration, à ce que tu m'as dit de notre *Revue* ; c'est curieux, mais sur ce point-là, je n'y vois pas plus clair qu'il y a cinq ans, je n'ai plus ou pas encore la foi, ou du moins, je ne vois pas la *Revue* comme un point de départ, mais comme un lointain aboutissement » (t. II, p. 58 s.). Et plus de trois ans après (22 juin 1911), il écrivait à Maurice Vuilleumier, à propos d'une rencontre d'amis : « La rencontre chez Reverdin, si charmante en soi, m'a laissé une impression mélancolique : je me console difficilement de ce que tout notre entretien ait porté sur cette chimère d'action commune par la plume ; il y a deux ans que, dans notre groupe, je professe ma conviction négative ; la question est si nette pour moi ; je crois qu'à l'aborder à nouveau nous perdons notre temps. Le jour viendra pour cette action spéciale, ce n'est pas à nous de le précipiter » (t. II, p. 86).

« Le jour viendra pour cette action spéciale ». Il n'aurait pu mieux dire. A peine six mois plus tard, en effet, dans les premiers jours de 1912, Maurice Vuilleumier fait connaître à René Guisan la décision prise à regret par son père et par Philippe Bridel d'interrompre la publication de la *Revue*. Ce qui provoque chez Guisan une douloureuse surprise : « Je ne m'attendais pas du tout à la nouvelle dont tu me fais part et j'en suis très triste pour M. Vuilleumier ; après quarante-quatre années de travail, c'est mélancolique de voir une revue finir » (t. II, p. 89). Quant à la proposition que lui fait Maurice Vuilleumier d'en reprendre avec quelques amis la rédaction, elle le laisse perplexe : « Dans quelle mesure sommes-nous libres de *continuer*, de *reprendre le titre* ?... Tu sais que j'ai fait, il y a trois et deux ans, une opposition obstinée à la *création* d'une revue ; la question se pose ainsi pour moi : s'il

s'agit de *continuer* la *Revue de Théologie et de Philosophie* en la développant, en lui attirant des sympathies et en la retapant administrativement, il y aurait quelque chose à faire. Mais si la modification que nous lui faisons subir équivaut à une *transformation complète*, je sens remonter en moi tous les puissants arguments qui m'ont empêché de faire *chorus* il y a deux ans, et je crois toujours que j'ai bien fait ». Cependant, cette proposition fait rapidement son chemin : six jours plus tard, le petit groupe d'amis a déjà jeté les premières bases de l'entreprise : « Tous, nous pensons qu'il serait navrant pour le pays qu'après la *Liberté chrétienne*, la *Revue* disparût ; il faut qu'il y ait un organe pour la pensée religieuse systématique et scientifique, et nous sommes prêts à assumer la responsabilité financière et la direction générale de la *Revue*, si MM. Vuilleumier et Bridel y renoncent. Si M. Vuilleumier était d'accord, nous lui demanderions d'annoncer dans son numéro de décembre 1911, à paraître, que l'ancienne direction cède les affaires à un nouveau groupe et que, vu les circonstances, la *Revue* sera suspendue en 1912. Nous nous arrangerions de notre côté, pour faire paraître notre premier fascicule 1913 en octobre ou novembre *1912* déjà, pour le lancement de la *Revue* et pour avoir un peu d'avance dès le début » (t. II, p. 90).

Il ne se cache pas les difficultés. « Il est évident que notre groupe pourrait éveiller des susceptibilités ; nous sommes terriblement *outsiders*, hommes sans église, pour diriger une *Revue* dont le public lecteur sera en grande partie composé de pasteurs ; et moi, théologien sans grades égaré dans la pédagogie, qui prétendrais succéder à des docteurs et professeurs de théologie ! Il y a là — au point de vue extérieur — quelque chose d'anormal, c'est évident. Seulement, il me semble que ces objections tombent devant un double fait : 1° nous ne demandons pas à trôner, ni à exclure, mais à fournir un travail, qui sera, je le crois, assez lourd ; 2° nous reprenons de notre propre gré une affaire en déconfiture financière... C'est une grosse affaire devant nous, un lourd effort à soutenir » (t. II, p. 91 s.).

Les encouragements, du reste, n'ont pas tardé à venir. Tout le monde se réjouit de la reprise de la *Revue*, des abonnés s'inscrivent, des collaborateurs s'annoncent, Eugène de Faye promet un article sur le gnosticisme. « Tout cela m'enchante », écrit Guisan, « je suis impatient que nous soyons *in medias res* » (t. II, p. 93). Mais, « l'essentiel, maintenant, c'est de ne pas décevoir de si hautes espérances » (t. II, p. 95).

Enfin, dans les derniers jours de l'année, paraît le premier fascicule de la nouvelle série de la *Revue de théologie et de philosophie*. « La *Revue* te parviendra demain matin », écrit alors Guisan à son intime ami ; « je ne veux pas que ce fascicule t'arrive tout seul sans un mot d'amitié, car je pense à toi spécialement ce soir au moment où paraît notre *Revue*. Qui eût dit, il y a un an, que nous fêterions Noël dans ces circonstances : toi à Neuchâtel, moi au Bureau de la *Revue* ? Ce sont pourtant deux choses rêvées qui se sont réalisées, alors même qu'elles ont entraîné une séparation bien douloureuse » (t. II, p. 102).

Deux choses rêvées... Et surtout la tâche, attendue dans une soumission confiante, et que Dieu a donnée en son temps.

La tâche — car, en vertu de l'unité profonde de sa vie, toutes les tâches ne constituent en fait qu'une seule tâche — en face de laquelle René Guisan a adopté l'attitude qui sera la sienne, celle qu'il définira en quelques mots, en 1928, lors de son appel à la Faculté de théologie de l'Université : « Attendre et se tenir prêt. Et, si Dieu veut que tout s'arrange, se donner au travail sans réserve et dans une joyeuse obéissance » (t. II, p. 361).

Cette attitude personnelle commande aussi le programme que René Guisan assignait à la *Revue* (1) et qui vaut sans doute encore aujourd'hui : « Je vois la tâche de la *Revue* dans une attitude de droiture en face du fait, de la vérité ; nous devons apprendre à marcher droit et l'apprendre à ceux qui nous liront » (t. II, p. 104 s.).

Eugène REYMOND.

Willy SCHMID, *Concerts. Notes sur la musique et sur quelques musiciens.* Préface d'Ernest Ansermet. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1941. 248 p.

Notre revue se doit de signaler cette œuvre, en raison des problèmes esthétiques qu'elle soulève et parce qu'elle figure le prolongement naturel d'un rayonnement plus secret sur lequel il y aurait beaucoup à dire. Théologien par sa formation première, philosophe de tempérament et d'esprit, musicien doué d'une merveilleuse intuition, M. Schmid a rassemblé là une quarantaine d'études singulièrement attachantes. Qu'il s'agisse d'une passion de Bach, du « cas » de Schumann, d'un quatuor de Honegger, partout s'atteste une manière originale de saisir le fait musical. Non que l'auteur se fasse illusion sur les limites d'une telle appréhension. S'il est, au contraire, un postulat qui ressort de ses pages, c'est que la musique ne doit de comptes qu'à elle-même. Son langage obéit à des lois qui ne sont pas celles des mots. L'artiste, qu'il rie, pleure, aime, est un homme qui a quelque chose à dire, puisqu'il « n'en finit pas de découvrir le monde », mais qui le dit à sa façon. La musique, comme tout art, « est une manière d'être » (p. 132, 239).

Mais cette manière n'est pas plus facile à comprendre qu'une autre. Elle oppose à l'ignorant sensible une grammaire et une syntaxe. Il y a donc une tâche du critique, qui consiste à préparer l'auditeur. D'où l'intérêt de ces analyses où la documentation biographique, psychologique, technique intervient constamment, mais toujours pour éclairer cette autre réalité qui seule compte, que les mots n'atteindront jamais, et qui est l'émotion de l'âme. Au terme de chaque étude, on devine ce conseil amical : « Maintenant, écoutez la musique et oubliez tout le reste ».

Faire comprendre, tel est le but avoué de l'auteur. Pour y atteindre, plutôt que d'énoncer des choses nouvelles, il convenait d'ordonner les choses

(1) Sans parler de l'éditorial publié dans le premier fascicule.

anciennes, de prévenir les faux départs et les errements — si graves dans cet art coulant et irréversible — et surtout de créer chez l'auditeur cette ingénuité attentive qui conditionne l'émoi esthétique. Aussi l'effort de M. Schmid s'attache-t-il à marquer entre la musique et les divers aspects de la vie intérieure des correspondances et des distinctions fondamentales. S'agit-il de virtuosité, d'expression, du sentiment religieux (qu'il analyse en de fort belles pages chez Bach, Haydn et Beethoven), partout son esprit souple et remarquablement libre court à l'essentiel, qui est souvent aussi le subtil et le délicat. Il y court, ou plutôt il l'attend au passage, projetant vers lui de frémissantes antennes. L'abondance, parfois la surabondance de ce style aux chatoiements imprévus s'explique par une volonté de sauvegarder au phénomène sonore, en le transposant, sa fraîcheur et sa vie, de ne pas livrer un cadavre. Telle cette étude consacrée à *Gigues*, de Debussy, qui réussit à créer en quelques lignes, par l'analyse des formes structurales et l'énoncé de leur signification propre, un climat privilégié. Loin de nous livrer ces structures dans leur nudité squelettique, comme font tant d'ouvrages techniques, elle nous les propose revêtues de ce corps glorieux, qui en est la vie individuelle. Tentative intéressante d'exprimer l'inexprimable.

Bien sûr, le lecteur doit faire en cela confiance à son guide, admettre une fois pour toutes la rectitude des jugements de valeur dont il émaille son œuvre. Ces jugements seront sans doute critiqués par certains. « Des goûts et des couleurs... » N'eût-il pas été plus facile et plus prudent de s'en tenir à l'objectif ? Remercions M. Schmid, qui est né conducteur d'âmes, de n'avoir pas éludé cette responsabilité morale ; et, sans abdiquer notre indépendance à son égard, car on ne peut sentir la musique par le canal d'autrui, sachons reconnaître qu'avant d'oser le contredire, il nous faudrait donner de notre propre sagacité des preuves équivalentes à celles qu'il prodigue, à chaque page, de la sienne. D'autant que ses jugements, pour être subjectifs par la force des choses, n'obéissent jamais à un préjugé de mode, à une préférence historique, à une intransigeance. Il y a des gens qui tranchent avec fierté : « Je n'aime que le moderne », ou, comme une personne de ma connaissance : « En dehors de Bach, il n'y a pas de musique ». Notre critique est aux antipodes de ces partisans-là. S'il lui arrive constamment d'établir des comparaisons (Bach-Hændel, Haydn-Mozart, Schumann-Mendelssohn), celles-ci demeurent toujours équitables, en ce sens que la norme adoptée n'est jamais dans l'un ou dans l'autre seulement des deux termes, mais dans chacun d'eux, ou plutôt dans la musique elle-même, sur un plan transcendant. Il ne s'agit pas de condamner un style au nom d'un autre et de réduire ainsi l'art en formules pratiques, mais de juger chaque artiste en fonction du message qu'il nous apporte. Aussi M. Schmid ne fait-il figure ni d'ancien ni de moderne. Son point d'honneur est de n'être étranger à rien de ce qui est musique.

Parmi les nombreux problèmes que soulève ce livre, il en est un qui occupe une place centrale, c'est celui des rapports de la forme et du fond. Problème

insoluble en un sens, puisque une relation nécessaire unit ces deux termes et que leur dépendance réciproque est d'autant plus étroite que l'œuvre s'avère aussi plus nécessaire, plus géniale. Mais problème auquel le critique d'art se heurte à chaque pas. Les notes sur *Boris Godounof*, le chef-d'œuvre de Moussorgski, revu et corrigé par Rimski-Korsakof, sont à cet égard suggestives. Ce qui indigne M. Schmid dans ce geste « professoral » de révision, c'est le mépris qu'il témoigne de cette *forme intérieure* à laquelle tout chef-d'œuvre doit d'être ce qu'il est. Dans un autre chapitre (« *Mettre de l'expression* ») l'auteur, revenant sur cette question, s'élève contre la conception vulgaire qui fait de l'expression musicale un élément surajouté, sorte de vêtement que l'exécutant jetterait sur l'œuvre qu'il interprète. L'expression est immanente à l'œuvre, elle en est la raison d'être et la vie. Hors d'elle, il n'est rien. « Si l'on parle couramment de la ligne d'une phrase musicale, c'est que l'on pense au dessin que fait cette mélodie notée sur le papier. En réalité, une mélodie est un mouvement ou, plus justement, une coordination de mouvements divers par leur vivacité, leur amplitude, leur direction. Et les repos, aussi longtemps que la phrase n'est pas achevée, sont naturellement, eux aussi, des manières de mouvements, et en aucune manière une forme d'inertie. Un chant ne se compose pas, en effet, de notes immobiles auxquelles on communique, en passant, un ébranlement plus ou moins prolongé... C'est ce que comprend fort bien d'instinct le plus modeste orchestre de danse, ne fût-il composé que d'un accordéon et d'une clarinette. A l'entendre, on croirait que si les musiciens cessaient de jouer avant la fin du chant, celui-ci n'en continuerait pas moins, entraîné par sa cadence, à dérouler ses périodes. Ce n'est pas toujours l'impression que donnent certains pianistes, qui ont l'air de pousser les notes dont se compose leur chant comme des pions sur un damier ; ni même les orchestres symphoniques, qui font penser, lorsqu'ils exécutent des périodes un peu longues, moins à de la danse qu'à de l'arpentage » (p. 219 s.).

Il n'est pas étonnant que l'auteur de ces lignes s'arrête avec une sollicitude attendrie au cas d'un artiste chez qui se marque tragiquement la dualité du sentiment et de l'habileté technique : absurde et délicieux Schumann, qui aurait donné le meilleur de sa fantaisie pour avoir, en compensation, le savoir-faire d'un Mendelssohn, et que ce conflit conduisit à la folie !

Est-ce à dire que M. Schmid se fasse l'apôtre du sentiment au mépris des règles d'école ? Ce serait se méprendre lourdement. Nul ne reconnaît avec plus de force les exigences légitimes du métier. Il n'est pas jusqu'à la virtuosité pure pour laquelle il n'affirme une préférence secrète. A condition, bien sûr, qu'elle joue franchement son jeu. Mais qu'elle veuille se guinder, faire l'inspirée... et c'est l'irrémédiable malentendu : « A qui n'est-il pas arrivé, au cours d'un récital de piano, de porter en un geste de soudaine colère la main à sa poche, pour y chercher l'arme qui, heureusement, n'y était pas. Je ne dis pas que l'on eût tiré sur le pianiste ; mais sans doute sur le piano ». Car une des lois de la musique est d'exaspérer sitôt qu'elle cesse de plaire, en vertu de son intense pouvoir émotif, et sans doute aussi parce qu'il est

particulièrement difficile de s'y soustraire. Que m'importe, si mon voisin de palier expose en son salon, à titre de peinture, de somptueux « navets ». C'est son affaire ! Mais que sa fille joue du piano six heures par jour, c'est l'affaire de tout l'immeuble. Et l'agacement produit est d'autant plus grand qu'il y a plus d'écart entre la valeur du morceau et celle de l'interprétation. D'où la responsabilité de l'exécutant, dont le destin se joue non seulement sur le plan des normes esthétiques, mais encore sur celui de la sincérité morale. Il y a un mensonge dans toute mauvaise musique. « Alors, à la réflexion, l'on se dit que c'est bien sur le pianiste qu'il fallait tirer » (p. 217).

Peut-être certains lecteurs seront-ils déconcertés par la souplesse d'une pensée que n'effrayent ni l'allusion ni le paradoxe ni l'abstrait. Le cinéma et la littérature courante nous ont habitués à tant de simplifications vulgaires. Mais, encore une fois, il s'agit ici d'une interprétation spirituelle, et non d'une conférence avec projections. Il me souvient d'un critique qui fit jadis à la radio l'analyse littéraire des œuvres pour piano de Debussy. Etrange tapisserie visuelle ! ce n'étaient que plages, terrasses, jardins (avec ou sans pluie), cathédrales (englouties de préférence) à croire que Debussy fût un peintre égaré dans la musique et que son piano, si l'on me permet ce calembour, fût un violon d'Ingres. M. Schmid fait l'inverse. Semblable à Debussy lui-même, qui inscrivait à la fin du morceau et au bas de la page le titre évocateur, il ne peint que pour affirmer la suréminence du fait sonore. On le sent préoccupé de conduire le lecteur à ce point où le littéraire et le musical se rejoignent dans l'intuition inexprimable, comme deux rayons d'une roue se fondent dans le moyeu.

Et pourtant, si vif est l'intérêt humain témoigné par notre critique que maint lecteur indifférent à la musique, mais un brin philosophe, trouvera dans ces pages de précieux enseignements. Les notations sur la vieillesse de Bach, de Haydn et de Beethoven valent par elles-mêmes. Témoin ce passage qui me servira de conclusion : « Parvenu à une certaine hauteur, un artiste, s'il n'est pas un simple fabricant, a en quelque sorte épuisé toutes les formes artistiques prévues, tout ce que les esthéticiens pourront classer en disant : « C'est ceci » ou « c'est cela » ; ils ont créé bien des ouvrages, ont fait de brillantes réussites, et voici qu'il leur paraît que tout reste encore à faire ; tout, c'est-à-dire l'essentiel. Ne semblait-il pas à Beethoven, vers la fin de sa vie, qu'il n'avait guère écrit que « quelques notes à peine » ? « J'ai beaucoup écrit, disait-il, mais *réalisé* peu de choses. » Leur plus précieux secret, et le plus profond, reste inexprimé. Un besoin les prend, comme une folie, de renverser toutes les barrières, d'aller au fond des choses, de porter à la lumière ce secret, de faire non plus « une œuvre d'art », mais de communier directement au moyen de leur art libéré de toute entrave avec les puissances éternelles de la nature, de pousser un cri sans restriction, définitif, comme la voix même du monde » (p. 85 s.).

Puissent de telles pages, nourries d'expériences, de science et de ferveur, apporter à de nombreux lecteurs le reflet d'une personnalité de premier ordre.

René SCHÆRER.